

Exposition de 1925 : quand la France offrait le meilleur au monde

— par Alexandre Crochet (janvier 2014)

L'exposition « 1925 : quand la France séduit le monde », déployée dans les longues salles de la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, à Paris, ressemble à une séquence nostalgique, à un mantra face aux nombreux refrains sur le déclin de l'Hexagone. L'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de Paris occupe ainsi logiquement le cœur du parcours. Amorcé dans les années 1910, puis stoppé par la guerre, le mouvement de l'Art déco ne sera en effet consacré qu'en 1925 lors de cette manifestation au retentissement mondial. Dès 1913, André Vera parle dans *Art & Décoration* d'un « nouveau style » qui tourne le dos à l'asymétrie de l'Art nouveau. « Il y avait eu des prémisses, notamment vers 1902 avec l'Exposition universelle de Turin où Mackintosh présentait ses chaises à haut dossier. Par ailleurs, les Allemands avaient produit au Salon d'Automne de 1910 à Paris des ensembles décoratifs très cohérents. Les Français se devaient de réagir », confie Emmanuel Bréon, co-commissaire de l'exposition et ancien conservateur du musée des Années 30 à Boulogne-Billancourt.

« Moment de grâce dans la création française », résume-t-il, l'Art déco ici compris dans une large acception (de 1920 à 1940) est d'abord un travail d'équipe. Architectes, décorateurs, artistes, sculpteurs travaillent main dans la main sur des projets communs. Contrairement à l'idée reçue, ce mouvement ne fut pas qu'élitiste. L'exposition de 1925 inclut dans sa terminologie « les arts industriels modernes », visant une diffusion plus large que quelques commanditaires et collectionneurs éclairés et fortunés, tel le couturier Jacques Doucet. En témoigne ici un rappel du pavillon de Primavera, atelier de production artistique du Printemps, qui y figurait en bonne place. Joseph Hiriart, Georges Tribout et Georges Beau signent eux le pavillon des Galeries Lafayette, splendide édifice avec une verrière de Jacques Gruber. L'architecture participe de la nouvelle aventure de ce qu'on nommera bien plus tard, dans les années 1970, l'Art déco. Une section renvoie à ses applications en France, dont les nombreux HBM en brique qui fleurirent au pourtour de la capitale.

Surtout, et c'est l'un des propos principaux de l'exposition, l'Art déco va essaimer dans le monde entier. L'exposition de 1925 se veut clairement une vitrine étincelante, avec comme fer de lance une mini-ambassade de France, l'hôtel du Collectionneur par Jacques-Émile Ruhlmann... Les paquebots poursuivront ce rôle diplomatique et esthétique. « Les Américains qui se cherchent un style vont être au contact du premier Art déco, notamment à travers la bibliothèque financée par la famille Carnegie à Reims. L'Art déco incarnera la modernité de l'Amérique », note Emmanuel Bréon. Les grands architectes s'épanouiront dans le contexte de la Reconstruction, d'Henri Sauvage à Robert Mallet-Stevens. Le ferronnier Edgar Brandt sera appelé à New York pour réaliser les portes de grandes sociétés. L'Art déco français sera adapté aux coutumes et styles locaux, de la légation de France à Belgrade au palais du prince Asaka à Tokyo. Le sculpteur Paul Follot sera lui recruté par les Anglais. « La France n'a jamais été aussi bonne que dans ses créations en ébénisterie ou en ferronnerie », commente Emmanuel Bréon.

Cité de l'Architecture oblige, l'exposition insiste sur les grands bâtisseurs, dont une vitrine présente au début les bustes, tel celui plein d'humour d'Auguste Perret par Chana Orloff. Le mobilier aurait toutefois gagné à être plus fourni. Les grands marchands et collectionneurs français ont-ils boudé le lieu ou l'approche consistant à brosser largement

le portrait d'une époque tournée vers la modernité et la vitesse ? Certes, on trouvera des pièces remarquables comme le bahut monumental dit Élysée de Jacques-Émile Ruhlmann, contrastant avec la finesse féminine d'un bureau à cylindre du même artiste. Mais certains créateurs sont étrangement absents. Tout ce travail d'ébénisterie ne sort pas de nulle part et renvoie à la perfection des artisans d'art du XVIIIe siècle, un autre moment d'excellence des arts décoratifs français. Sans doute, dans un autre contexte et avec plus de place, des parallèles auraient-ils pu être faits.

Un focus s'attarde sur l'influence, majeure, de l'Afrique. Dans un discours sur l'Exposition de 1925, le marchand et collectionneur Paul Guillaume estimait qu'elle était essentiellement africaine, de Delaunay à la hutte en béton de Primavera. De Joséphine Baker à Habib Benglia, premier acteur noir du cinéma et du théâtre français, immortalisé par une tête en bronze d'Evariste Jonchère sur un socle sculpté de masques africains (1934), c'est bien d'un apport essentiel qu'il s'agit. Le catalogue, très complet, revient enfin sur les nombreux volets esquissés par l'exposition sur ce « dernier style national », fruit d'un élan collectif à méditer.

Commissaires : Emmanuel Bréon, conservateur en chef à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, et Philippe Rivoirard, architecte et historien

Source : <https://www.lequotidiendelart.com>